

Mais l'autre enfant, plein de colère, se baissa, ramassa une pierre qu'il lança de toutes ses forces contre la colombe qui s'envolait.

Et la pierre, en sifflant, s'en alla frapper la colombe qui tomba morte, la gorge largement ouverte par le coupant de la pierre.

Et quand il vit tomber la colombe, il alla la prendre, puis il vint la jeter aux pieds du petit Jésus, en disant avec une fierté méchante :

« Tiens ! la voilà ! rends-lui la liberté, à présent qu'elle est morte ! »

Le petit Jésus, se baissant pour ramasser la colombe, dit :

« Hélas ! il faudrait un miracle ! »

Et, comme il était baissé, il tomba sur ses genoux, et, restant agenouillé, il dit encore, en joignant ses mains et en regardant le ciel de ses yeux pleins de larmes :

« Oh ! si j'étais le bon Dieu ! »

Puis, comme il tenait la colombe, dont le cou pendait à moitié détaché, il l'approcha de ses lèvres et la baisa en répétant :

« Oh ! si j'étais le bon Dieu ! »

Et aussitôt, voilà que la colombe se remit sur ses pieds, regarda autour d'elle, ouvrit ses ailes et s'envola au ciel.....

Et les quatre enfants furent frappés d'étonnement, — le petit Jésus encore plus que les autres.

Quand les autres lui dirent :

« Es-tu donc le bon Dieu ? »

Il répondit joyeusement ébahi :

« Je ne sais pas. »

Mais, comme il achevait de faire cette réponse, les enfants entendirent un bruit d'ailes ; ils regardèrent et virent la colombe qui, volant dans un rayon de vive lumière, vint se poser sur le front du petit Jésus, et alors la colombe avait un demi-collier brun sur sa gorge blonde.

Et pendant que la colombe descendait sur le front du petit Jésus, les enfants entendirent une voix douce qui disait :

« Je suis le bon Dieu du ciel, et celui qui a ressuscité la colombe par son baiser est mon fils. »

Et ce fut depuis ce moment que le petit saint Jean sut que son cousin, le petit Jésus, était le fils de Dieu.

Et c'est aussi depuis ce moment qu'il y a sur la gorge blonde des colombes un demi-collier brun, en souvenir de la blessure que le baiser du petit Jésus a guérie.

COQUILLES.

FAUTES TYPOGRAPHIQUES.

Jacob Vernet publia à la Haye, en 1752 : *Lettres sur la coutume moderne d'employer le vous au lieu du tu*. Cet opuscule a été cité par Senebier dans l'*Histoire littéraire de Genève*, et par Ersch, dans la *France littéraire* ; sous le titre de : *Lettres sur la coutume d'employer les vins au lieu du thé*.

Une des fautes typographiques les plus célèbres est celle qui, d'un vers assez plat de Malherbe, dans son *Ode à Duperrier* :

Et Rosette a vécu ce que vivent les roses,
fit un vers charmant qui orne toutes les mémoires :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses.

Le compositeur, ignorant le nom de la fille de Duperrier, n'a pas peu contribué à la gloire de Malherbe. Peu de personnes lisent ses œuvres ; tout le monde connaît ce vers.

Mais que de bévues pour une faute heureuse ! A commencer par Robert Estienne, qui, dans la préface latine de son *Nouveau Testament grec* (1549), dit que pas une seule lettre n'y est mal placée, et, à cet endroit même écrit *pulres* pour *plures*. L'erreur est piquante et faite pour désespérer un imprimeur consciencieux.

Même chose arriva à Charles Crapelet, dans le *Télémaque* de 1796. Sur une épreuve corrigée

trois fois par lui, lue et relue cent fois, le mot *Pénélope* était écrit *Pélénope*, et ne disparut qu'au moyen d'un carton.

Ce sont là des inadvertances dont la portée n'intéresse que le plus ou moins de perfection typographique. Il en est d'autres dont la conséquence eût pu produire d'affreux résultats. En pleine Terreur, l'abbé Sieyès, corrigeant la copie d'un panégyrique dans lequel il défendait sa vie politique, vit ces mots, si terribles alors : J'ai *abjuré* la République, au lieu de : J'ai *adjuré*. « Malheureux ! dit-il à l'imprimeur, voulez-vous donc m'envoyer à la guillotine ? »

Un article du *Moniteur*, eut, dit-on, sous l'Empire, un résultat tout opposé à celui qu'en attendait l'Empereur. L'article, destiné à faire ressortir les avantages de la Russie avec la France, contenait cette phrase : « Ces deux souverains, dont l'union ne peut être qu'invincible. » A l'impression, les trois dernières lettres du mot *union*, mal fixées, glissèrent et il resta cette phrase si mal sonnante aux oreilles du czar : « Ces deux souverains, dont l'un ne peut être qu'invincible. »

Les éditions des *Mémoires* de Saint-Simon, antérieures à celles de M. Chéruel, sont remplies de fautes ; en voici quelques exemples : « Chamillard se fit adorer de ses ennemis. » C'est de ses *commis*